

Éditions Editinter
BP 15 - 91450 Soisy-sur-Seine
Catalogue complet sur simple demande
www.editinter.net
editinter@litterature.net

LA PHILO EN FLEURS

DU MÊME AUTEUR

Les Porches de Jérusalem, roman (Denoël)

L'Humour Vert, essai (Buchet-Chastel)

Je Pense, essai (Buchet-Chastel)

L'Enfant Qui Ne Voulut Pas Etre Roi, conte pour enfants. (Ed. de L'Enfant-Poète)

Aux Bords de la Vie, nouvelles (Editinter)

Contre Sartre ou la lanterne magique de Proust, essai, (Editinter)

Théâtre I

L'Empêcheur de Danser en Rond - L'Ingénu de la Rue Lepic (Editinter)

Théâtre II

Bog - Le Génie de la Bastille et sa Femme (Editinter)

Pièces radiophoniques

Une Alliance en Platine, La Rencontre, Les Prunes ou la Troisième Solution (Radio-France et Les Editions du Laquet)

À paraître (avril 2003)

Du Rire (esprit, comique, humour)
(Editions Imago, diffusion PUF)

CLAUDE SCHNERB

LA PHILO EN FLEURS

(Pour petites et grandes personnes)

Illustrations d'Arfoll

EDITINTER

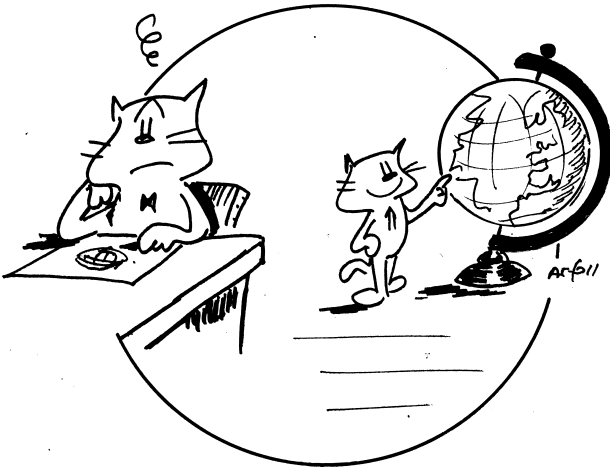
© Éditinter, 2003
ISBN 2-914227- 92-2

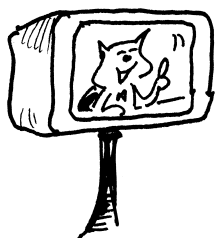
*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays*

LE MONDE

Selon certaines personnes, le monde a été créé.
Selon d'autres, il s'est fait tout seul.

(à suivre)





L'ESPACE

A la télévision, on interrogeait des enfants sur l'espace.

Est-ce que l'espace (l'univers) a une fin ?

Ou est-ce qu'il n'en a pas ? Est-ce qu'il est infini ?

S'il a une fin, tu peux essayer de le parcourir

à pied, pour commencer,

puis à vélo,

puis en voiture,

puis en avion,

puis en spoutnik ou autres fusées,

et, avec de la chance et pas mal de temps devant toi, tu arriveras au bout.

S'il n'a pas de fin, autant y renoncer tout de suite.

A travers ces espaces infinis, tu risquerais de perdre ton temps – de perdre le temps.

Mais peut-on savoir

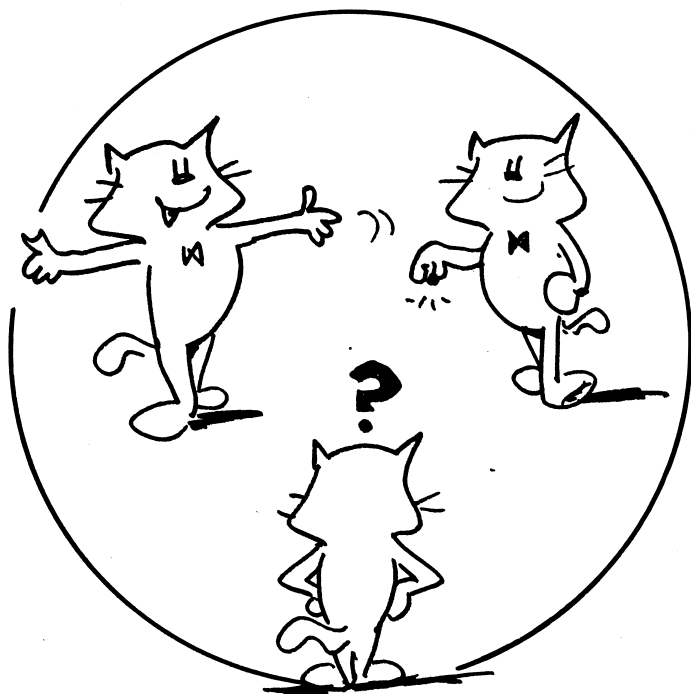
Que l'espace a une fin

Si l'on n'y va pas voir ?

A la télévision, un petit garçon de neuf ans conclut le débat en disant ceci :

– Il est très difficile d'imaginer que l'espace n'a pas de fin, mais c'est encore plus difficile d'imaginer qu'il a une fin.

(à suivre cependant)



A.

LE MONDE (suite)

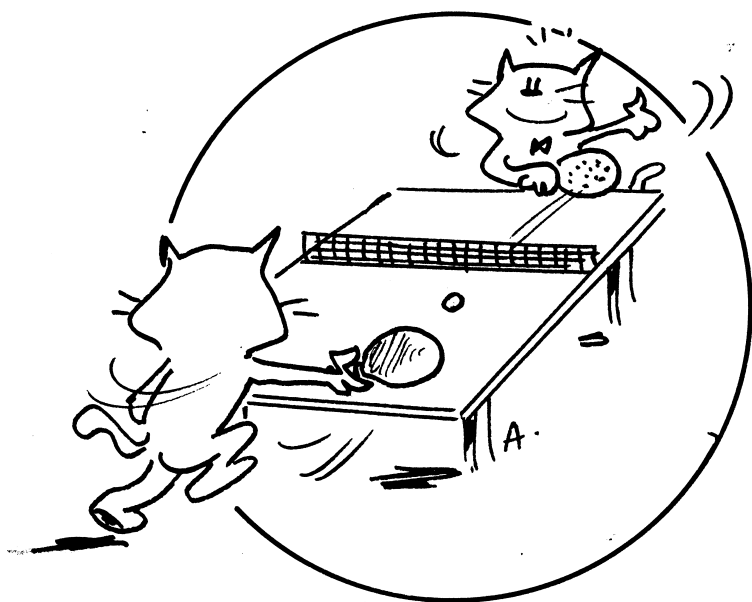
Ceux qui croient que le monde a été créé pensent logiquement que c'est par un créateur – auquel ils donnent tel ou tel nom selon leur religion, ou bien auquel ils n'en donnent d'autre que l'Innommable : une puissance, une nécessité aveugle ou lucide.

D'autres qui croient que le monde s'est fait tout seul pensent que c'est à partir de presque rien, de je ne sais quelle cellule, quelle molécule, quel corpuscule, quelle particule, quel atome, quel photon, quel proton, quel électron, quel méson, quel mégaton, quel neutron, quel neutrino ou quelque chose de plus microscopique encore, de si minuscule qu'on ne peut lui donner d'autre nom que l'innommable.

Ainsi les uns croient que le monde a été fait par le Très Grand ou Très Haut, et les autres par le très petit.

C'est le grand Tout ou le presque Rien.

(à essayer de suivre)



Si cette grande histoire ne t'intéresse pas, bien sûr tu peux aller jouer au flipper.

Ou au ping-pong.

Mais... mais y as-tu jamais songé ?

Au ping-pong, la balle va si vite, va et vient si vite. On n'a pas le temps de calculer les coups, de se dire : « Ma balle, il faut qu'elle arrive juste sur ce petit coin-ci de table à telle vitesse, sous tel angle, et, pour ce faire, je dois incliner ma raquette de telle manière, frapper avec telle puissance, couper, et déjà la rattraper, ma balle qui revient, me déplacer à cet endroit, imprimer à mon poignet tel mouvement, telle flexion ; et elle repart, ma balle, et elle revient, et il faudrait avoir dans la tête un ordinateur pour suivre, répondre, se livrer à tant de calculs, si vite, prendre toutes ces décisions, les communiquer à temps à sa main. Impossible. Napoléon lui-même n'aurait pu mesurer avec cette vitesse d'éclair toutes les ressources d'un champ de bataille. »

C'est impossible de juger, jauger, calculer, mesurer, savoir décider, agir si vite, et cependant...

Cependant tu le fais !

Alors qui est-ce qui joue en toi ?

Qui est-ce qui joue en toi cette partie qui s'appelle la vie ?



LE MONDE (suite)

Celui qui croit que le monde ne s'est pas fait seul dit :

– Je ne vois pas comment d'une minuscule particule aura pu sortir tout cet univers qui peut-être n'a pas de fin, peut-être infini dans le temps et dans l'espace.

Mais celui qui croit que le monde s'est fait seul rétorque :

– As-tu jamais, à la campagne ou dans la forêt, ramassé un gland, un tout petit gland ? N'est-ce pas extraordinaire ? Il renferme déjà ce futur arbre qui en jaillira, un grand arbre, tout un chêne immense avec ses racines, son fût, ses branches, son feuillage, et demain ses oiseaux...

Et ses glands...

Et ainsi d'autres chênes futurs.

Toute une forêt qui pourrait envahir la terre.

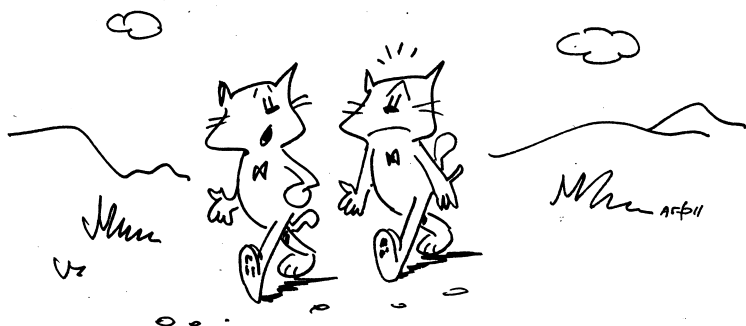
Rien que dans ce petit gland que, sans y penser, tu as fourré dans ta poche.

A propos, attention ! S'il y avait encore un peu de terre humide autour, et qu'il s'ouvre,

alors s'agiterait bientôt dans ta poche toute une forêt vivante et bruissante...

C'est ta maman qui, demain, ne serait pas contente !

(à suivre avec un petit arrosoir)



LE MONDE (suite)

Celui qui croit que le monde a été créé dit à ceux qui n'y croient pas :

– Mais cette toute petite chose de rien du tout, cellule, molécule, particule, d'où venait-elle? Qui l'avait créée?

Ils répondent :

– C'est le hasard.

– Mais qu'est-ce que c'est, le hasard?

– On ne sait pas.

Il faudrait tout de même savoir si le monde s'est fait par HASARD ou par NÉCESSITÉ.

(à suivre à tout hasard)



LE HASARD

Un monsieur passe dans la rue. Il reçoit une tuile sur la tête. C'est « pas de chance », c'est la mauvaise fortune contre laquelle on doit faire bon cœur ou tête dure. C'est le hasard.

Eh, ne pouvait-il, ce monsieur, passer deux trois secondes, ou même une, plus tôt ? Si, il le pouvait, mais un bonhomme l'a arrêté sur son chemin pour lui demander du feu.

Alors ne pouvait-il passer deux trois secondes, ou au moins une, plus tard ? Sans doute, mais, par hasard, par malchance, il tenait justement son briquet à la main, et il ne lui a pas fallu plus d'une ou deux secondes pour donner la flamme.

Remarquez, d'habitude le bonhomme ne fume pas le matin, mais, ce jour-là, son chien avait attrapé des puces, ça l'avait énervé – le bonhomme... le chien aussi d'ailleurs, un cocker fauve aux pattes presque blanches, mais qui, lui, n'en éprouvait pas pour autant le besoin de fumer.

En fait, il n'aurait pas attrapé de puces s'il n'avait passé sa nuit dehors, Dieu sait où, en mauvaise compagnie ; et il ne l'aurait pas passée là si son maître n'avait omis en rentrant de fermer sa porte ; mais celui-ci était tellement étonné d'avoir par hasard retrouvé un copain d'école perdu de vue depuis vingt

ans, son meilleur ami d'alors. Ils venaient de se cogner l'un contre l'autre dans un couloir du métro, et le bonhomme était si pressé de raconter cette histoire à sa femme que, ma foi, il en avait laissé sa porte entrouverte, et le cocker ne se l'était pas fait dire deux fois ni même une : dehors, à l'aventure, et tant pis pour les puces.

Ce copain d'école, c'est à Noirmoutier que le bonhomme l'avait connu. Noirmoutier, ville où jamais il n'eût dû mettre les pieds. Son père, un adjudant-chef, y avait été affecté par erreur. L'officier responsable, qui avait écrit sur l'ordre de mission Noirmoutier au lieu de Noirétable, était distrait. Il se demandait, ce militaire, pourquoi, à Waterloo, Blücher était arrivé avant Grouchy.

Résumons. Le monsieur est passé juste à temps pour recevoir la tuile sur la tête parce que lui a demandé du feu le bonhomme énervé par les puces de son chien, lequel a profité, pour passer la nuit dehors et les attraper, de la non-fermeture d'une porte due à la surprise qu'a éprouvée son maître à rencontrer un ancien copain de Noirmoutier, ville où avait dirigé par erreur son père un officier que laissait inconsolable la défaite de Napoléon à Waterloo.

De sorte que, si Louis XV n'avait, en cette année de grâce 1768, acheté la Corse aux Gênois, le monsieur, lui, n'aurait pas, des siècles plus tard, reçu une tuile sur la tête.

Comme me dit parfois ma vieille voisine : « A quoi tiennent les choses, mon bon monsieur ? » Et, moi, je réponds : « A un fil, ma bonne dame, à un fil ». Mais il faudrait dire à des milliards de fils, et impossibles à démêler.

Car le monsieur n'aurait pas non plus reçu la tuile si sa femme ne l'avait mis dehors en disant : « Tu me gênes pour passer l'aspirateur ». Or, normalement, c'est la veille qu'elle aurait dû le passer, mais il lui avait fallu soigner sa tante Elise, souffrante. Celle-ci avait eu le tort de consommer trop de foie gras le jour précédent aux noces d'or de son amie LéoCADIE, laquelle en effet, cinquante ans plus tôt, avait épousé un marin rencontré par hasard sur la plate-forme de l'autobus S, devenu depuis le 84. Ce marin permissionnaire allait chez le dentiste. Il avait perdu la moitié d'une molaire au cours d'une rixe, dans un café, après qu'un commis épicier l'eût traité de « marin d'eau douce ». Quolibet dû au fait que, dans ce café, le marin avait demandé du café et non de l'alcool. Il était en avance. Il allait chercher son petit frère Popaul. Celui-ci, qui s'intéressait fort à la conquête des Gaules, avait voulu apprendre le latin, et il fréquentait ainsi un établissement scolaire plus éloigné d'où sa maman n'aimait pas qu'il rentrât seul.

Résumons. Le monsieur a reçu la tuile sur la tête parce que l'a mis à la porte sa femme qui passait l'aspirateur avec un jour de retard en raison du mal de foie de sa tante Elise qui avait trop copieusement fêté l'anniversaire du mariage de son amie LéoCADIE

avec un marin rencontré par hasard sur le chemin de l'hôpital où le conduisait une rixe survenue alors qu'il allait chercher son petit frère dans le lycée éloigné où celui-ci, amoureux des Gaulois, apprenait le latin.

De sorte que, si le papa de Jules César n'avait pas poussé son fils dans le métier des armes, le monsieur n'aurait pas, quelques siècles plus tard, reçu cette tuile sur la tête.

Et je ne parle pas du vent de ce matin-là, de l'état de la toiture dont de multiples raisons avaient ajourné la réfection, ni de milliers, de millions, de milliards d'autres événements immenses ou minuscules, guerres, rhumes de cerveau, invasions, oubli d'un mouchoir, épidémies, caillou dans un soulier, mariages, etc., et qui aboutissaient tous ce jour-là à la chute de la tuile sur la tête du monsieur.

Mais alors le hasard, le hasard viendrait-il de si loin ? Usurperait-il ce nom ? Résulterait-il de tout un enchaînement de causes et d'effets, et tels que le monsieur, ce matin-là, devait nécessairement recevoir sa tuile sur la tête ? Hasard ? Nécessité ? Ou bien chacun de ces événements n'en restait-il pas moins libre de ne pas se produire. Même avec ces deux dictateurs, Napoléon et Jules, le monsieur pouvait-il éviter la tuile ? Liberté ? Fatalité ?

Bien sûr, on ne peut jamais dire. Même si Jules César avait toute sa vie gardé les brebis ou que Louis

XV eût conclu : « Après tout, je m'en fiche, moi, de la Corse. Elle est trop chère. », peut-être que des milliards d'événements tous différents auraient abouti tout de même à la chute de la tuile sur la tête du monsieur.

Mais alors ça, ce serait vraiment un hasard extraordinaire !

Ou ce serait le destin.

(à suivre sans se perdre dans toutes ces directions)





LE MONDE (suite)

Celui qui croit que le monde a été créé dit aux autres :

– Mais regardez comme tout s'ajuste, comme tout fonctionne et s'organise. Quelle prodigieuse usine ! Les chaînes écologiques ! Les insectes qui fécondent les fleurs ! La lune et les marées ! Le corps humain !

*...et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.*

Au temps de Voltaire, auteur de ce distique, on ne pouvait concevoir machine plus précise ni plus compliquée que l'horloge. Aujourd'hui Voltaire pourrait dire :

*Et je ne puis songer que cet ordinateur
Opère et qu'il n'ait pas de sien programmeur.*

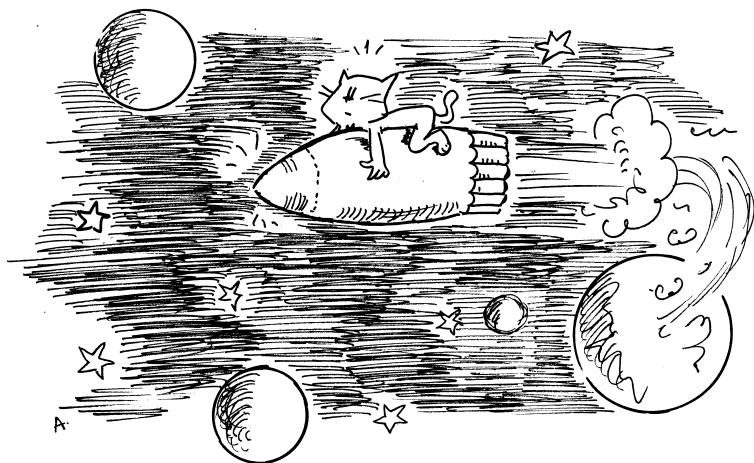
Ce qui serait moins joli, mais allez comparer les blocs de l'informatique avec une horloge d'époque.

La même question n'en reparaît pas moins. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas d'horloger à l'origine de ce temps sans fin ? Le monde a-t-il été créé avec une science admirable et complexe ? Ou bien est-il le fruit stupéfiant, mais non miraculeux, du « hasard » ?

Comme dit le poète,

*La vie au grand hasard, songe clouté de fer,
Est ce jeu de marelle entre Ciel et Enfer.*

(à suivre à cloche-pied)



L'ESPACE (suite)

Où en es-tu de ton voyage ?

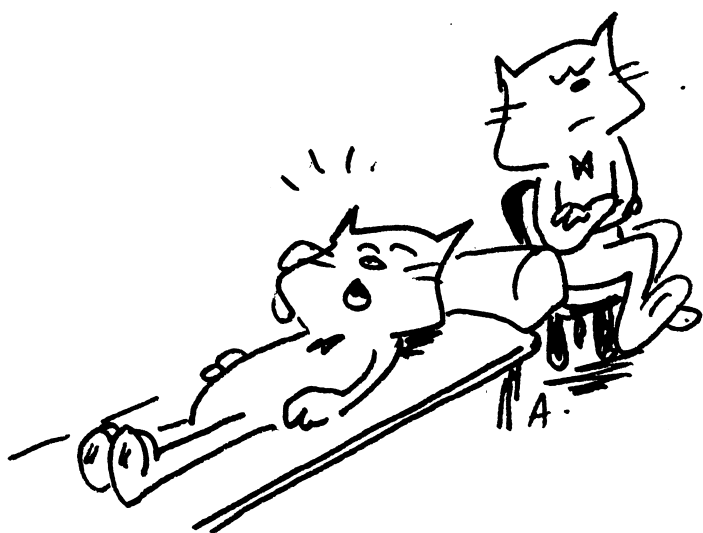
Tu as pris ton vélo, le train sans doute, l'avion peut-être, le spoutnik je ne crois pas... Hep, spoutnik, êtes-vous libre ?

Mais il existe aussi des cosmonautes de l'espace intérieur, du monde qui est en nous ; et ceux-là pensent qu'une telle exploration est plus nécessaire, plus dangereuse, plus riche d'enseignements que toute autre.

« Tu veux connaître le monde, disent-ils, et tu ne te connais pas toi-même. »

L'un des moyens de cette prospection se nomme la psychanalyse.

(à suivre allongé)



LA PSYCHANALYSE

Antoine a des problèmes. Cela, lui dit-on, vient de la prime enfance, de si loin qu'il ne peut pas même s'en souvenir; d'incidents survenus quand il ne comptait que quelques mois – en fait, il ne les comptait pas lui-même. Bref, dès le berceau, Antoine a été traumatisé. Il est complexé.

Il va chez le psychanalyste.

Il s'allonge sur le divan.

Le psychanalyste est assis derrière sur une chaise ou dans son fauteuil.

Il dit à Antoine : « Parlez ».

– Pour dire quoi ?

– Ce que vous voulez ou, mieux encore, ce que vous ne voulez pas.

Antoine parle.

Il dit tout ce qui lui passe par la tête.

Le psychanalyste, derrière, ça lui entre par une oreille, ça lui sort par l'autre.

Ça leur traverse ainsi la tête à tous les deux, semi-inconscients.

En disant tout et rien, n'importe quoi, l'essentiel, Antoine a ressorti son incident préhistorique. Ce problème, qui était refoulé, éclate en mots à l'extérieur. Antoine est guéri. Le psychanalyste, lui, est un peu malade, mais heureux.

Dans la réalité, c'est plus long, plus compliqué et ça marche moins bien.

La psychanalyse a beaucoup de mal à devenir un peu magique. Elle veut aller dans les profondeurs, mais à condition que tout se passe comme Freud l'avait dit.

LA PSYCHANALYSE (suite)

Moi, j'ai un cousin qui est psychologue de son métier, et qui, par conscience professionnelle, se fait psychanalyser depuis plus de quinze ans sur le même divan.

Il admire tout de même beaucoup Freud, le père de la psychanalyse.

Il m'a dit :

– Les anges, les dieux, les magiciens, tous ces êtres ou trucs surnaturels, la question est réglée, cher cousin, ça n'existe pas puisque Freud l'a démontré.

– ... ? (Ça, c'est moi qui ne sais quoi répondre et qui, à défaut de mieux, prends un air interrogatif.)

– Parfaitement, dit mon cousin, il a montré, Freud, que l'homme inventait les dieux par besoin d'y croire. Il les invente, il les crée, donc les dieux, cher cousin, n'existent pas.

– Pardon, cher cousin, ai-je enfin rétorqué, la question ne me semble pas réglée encore. Les gens inventent aussi des Martiens par besoin d'y croire, avec même des yeux phosphorescents et des crânes pointus. Cela prouve-t-il que Mars soit inhabité et qu'il n'y ait pas d'existence extra-terrestre ?

Nous avons échangé des mots, mon cousin et moi. A la fin, dans un mouvement d'humeur, j'ai saisi dans sa bibliothèque les œuvres complètes de Freud

et les lui ai lancées à la tête.

Du coup, il s'est allongé sur son divan.

J'étais un peu inquiet.

Au bout de cinq minutes, mon cousin s'est réveillé. Il s'est assis, m'a contemplé d'un air pensif, puis m'a dit :

– Tu vois que Freud a tout de même du poids.



LE MONDE (suite)

Celui qui ne croit pas que le monde fut créé, qu'il détient un sens et que tout y est signification, que peut-être il y a un destin, une vie après la mort, des choses invisibles, des anges, des fées, des démons, des merveilles, des signes, des spectres, des magies, du muguet porte-bonheur, des tarots, des astrologues, des muses, des prophètes, des miracles, des voyantes de quartier, des envoûtements, des désenvoûtements, des sorciers, des lutins, des Martiens, celui qui ne croit rien-rien-rien dit aux autres :

– Je ne crois que ce que je vois.

Les autres protestent :

– Et si tu es aveugle, refuseras-tu de croire à la magie d'un coucher de soleil ou aux vives couleurs d'Astérix le Gaulois ? Et, si tu es sourd, Mozart aura-t-il cessé d'être ?

Le premier hausse les épaules et dit :

– Il se trouve que je ne suis ni aveugle ni sourd. Je ne crois que ce que la science permet de contrôler.

Mais il y eut aussi cette fleur qui disait :

– Jamais, de mémoire de rose, on n'a vu mourir un jardinier.

Le vieux jardinier qu'avaient connu tour à tour des générations de roses leur semblait immortel. Si une rose voyante avait prophétisé : « Encore dix nou-

velles générations de roses et le vieux jardinier mourra », on l'eût prise pour une folle. On lui aurait fait observer qu'elle manquait totalement d'esprit scientifique.

Ce qui d'ailleurs aurait été exact.

Mais qui n'eût pas empêché le vieux jardinier de mourir au terme de dix générations de roses.

(à suivre d'un air recueilli)



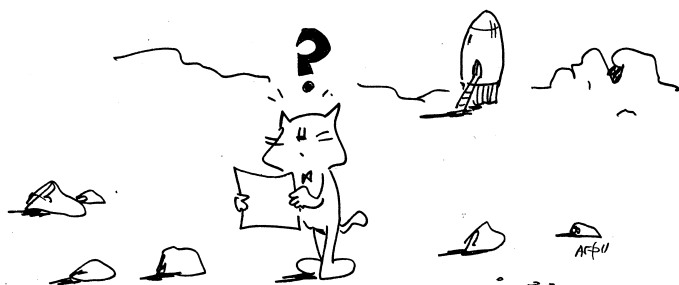
L'ESPACE (suite)

A présent, tu as dû entreprendre ton voyage inter-sidéral, et tu vogues quelque part à travers les espaces infinis (ou finis ?), et, d'un certain côté, c'est embêtant parce que j'ai oublié de te prévenir.

Dans les vieux contes d'autrefois, des voyageurs partaient ainsi vers d'autres cieux ou d'autres mondes. Ils revenaient trois semaines plus tard, croyaient-ils, et c'était autant de siècles. Le temps ne s'était pas pour eux écoulé au même rythme. Ils n'avaient guère changé, mais la terre comptait, elle, trois siècles de plus. Ils revenaient, et personne ne les connaissait, et ils ne reconnaissaient plus rien.

Alors, quand tu reviendras, nous tous qui t'attendions aurons sans doute disparu.

Mais, si nous n'y sommes pas, ne te gêne pas, installe-toi, fais comme chez toi.





OBJECTIF - SUBJECTIF

Histoire de l'eau qui était à la fois chaude et froide

Tu as fait une partie de foot ou une course à vélo. Tu as très chaud. Tu rentres chez toi et, avant de goûter, tu te passes les mains sous le robinet d'eau froide. Quel plaisir ! « Comme cette eau est fraîche ! » dis-tu.

Puis c'est l'hiver. Tu rentres de l'école avec le bout des doigts gelés. Tu ouvres le même robinet. O surprise, l'eau est tiède. « C'est de l'eau chaude », penses-tu.

Or elle a exactement la même température que l'autre fois : 14°.

Si tu l'ignores, tu vas jurer qu'elle est bien plus chaude. Prétendre le contraire te semblerait même un mensonge. Eh bien, l'eau est, elle aussi, un objet, et, objectivement, en réalité, elle atteignait les deux fois la même température de 14°. Objectivement, elle n'est ni plus ni moins chaude en été ou en hiver.

Mais, toi, tu es le sujet. Subjectivement, pour toi, par rapport à toi, en raison de ta propre température, elle paraît plus froide en été, plus chaude l'hiver.

Certains croient que ce qui existe n'existe pas,

que l'objectif est subjectif, imaginaire, peut-être parce que, dans le fond, ils ont peur que cela existe.

Et d'autres croient que ce qui n'existe pas existe, que le subjectif est objectif, réel, sans doute parce qu'ils voudraient tant que cela existe (ou mieux existât).

Alors, quand la chose est possible, il faut prendre son thermomètre et le plonger dans l'eau. On appelle ça, je crois, avoir l'esprit scientifique.

Et, si ce n'est pas possible, il faut en appeler à son intuition de la vérité.

HISTOIRE DU PETIT OPTIMISTE ET DU PETIT PESSIMISTE

Il pleut. Certain s'écrie : « Quelle chance ! Que le monde est bien fait ! Les légumes vont pousser. Ma piscine va s'emplir d'une eau salubre et naturelle. La sœur du mari de la tante de l'amie de ma grand-mère, qui est marchande de parapluies et que j'adore, va faire fortune. Et puis on ne risque pas de manquer d'eau comme l'été dernier, et on ne mourra pas de soif. »

Mais un autre se lamente : « Il pleut. Juste quand je voulais prendre mon bain de soleil. Les légumes vont pourrir. Ma bicyclette, que j'ai laissée dehors, est sûrement déjà rouillée. Et le frère de la femme de l'oncle de l'ami de mon grand-père, qui est marchand de parapluies et que je déteste, ne fera pas faillite. En plus, je risque d'attraper une broncho-pneumonie, et on ne pourra même pas m'enterrer parce que le cimetière sera inondé. Que ce monde est donc mal fait ! Il y a peut-être un Créateur, mais alors il a bâclé ! »

Par manque d'objectivité, on peut ainsi considérer le même événement sous des aspects opposés et en tirer des conclusions contradictoires. Voici l'histoire du petit optimiste et du petit pessimiste.

Il était une fois, dans une famille, deux garçons jumeaux qui désespéraient leurs parents, Le premier



était trop optimiste. Il voyait tout en rose. Il riait et s'émerveillait de tout.

– Mais quel avenir se prépare-t-il ? gémissaient les parents. Quand donc comprendra-t-il que la réalité n'est pas si riante ?

Le second était, lui, d'un pessimisme démesuré. Tout le rendait malheureux. Ses plaisirs mêmes étaient empoisonnés. Lui offrait-on un cadeau qu'il soupçonnait aussitôt le donateur de déplaisantes arrière-pensées. On lui apportait un livre divertissant : c'est qu'on le croyait incapable d'en apprécier un sérieux. On lui en remettait un, instructif : on le prenait donc pour un ignorant.

La veille de Noël, les parents décidèrent de frapper un grand coup.

Comme les enfants dormaient, ils déposèrent sous l'arbre de Noël, pour le petit pessimiste, une voiture électrique qui était une pure merveille avec sa carrosserie bleue étincelante, ses phares, ses enjoliveurs, sa radio, ses émetteurs, ses coussins en plastoche et son petit réfrigérateur pour la limonade. Elle faisait du 40 à l'heure avec compteur non truqué.

Pour le petit optimiste, ils posèrent sur le sol du crottin de cheval.

Puis ils regagnèrent leur chambre et attendirent le réveil des deux chérubins.

Sitôt éveillés, ceux-ci, vous le pensez bien, coururent à l'arbre.

Les parents attendaient, le cœur battant.

Et soudain leurs visages s'illuminèrent.

L'expérience avait réussi.

Ils entendaient l'un rire de joie, l'autre sangloter. Le premier avait donc enfin compris que la vie n'est pas si noire, le second qu'elle n'est pas si rose.

Les parents entrèrent dans la chambre, et que virent-ils ? Le petit pessimiste pleurait à chaudes larmes devant sa magnifique voiture. Le petit optimiste restait béat devant son crottin de cheval.

Ils interrogèrent le premier.

– Mais pourquoi pleures-tu ?

L'enfant désigna avec désespoir sa voiture.

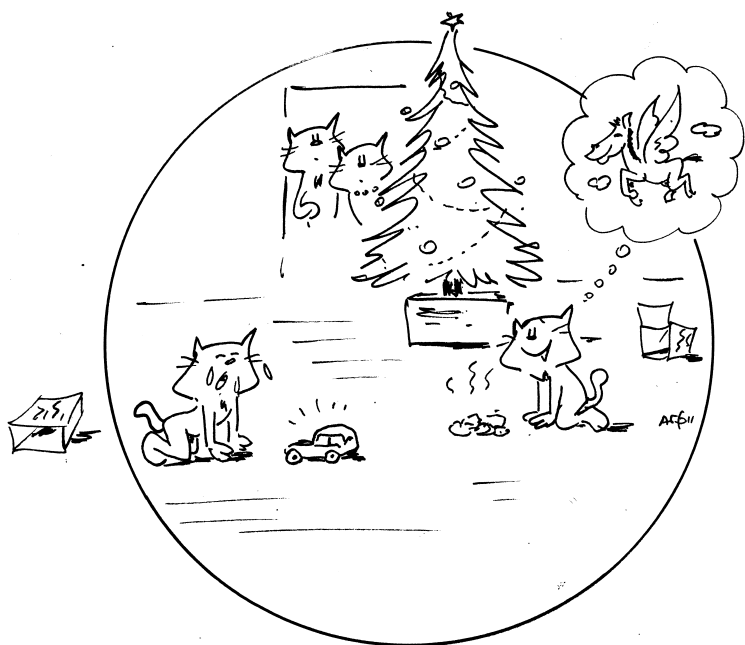
– Elle est bleue, et j'en voulais une rouge !

Les parents hochèrent la tête. Celui-ci était incurable. Ils se tournèrent vers le petit optimiste.

– Regardez, leur dit l'enfant tout heureux, le père Noël m'a apporté un cheval ! Et c'est un cheval avec des ailes : il s'est envolé !

ÉPILOGUE

Le petit optimiste coule des jours très heureux. Même quand il se fait gronder à l'école, il se dit : « Peut-être que mon cheval ailé reviendra ce soir », et son cœur s'emplit de joie. Entre temps, il s'amuse beaucoup avec la voiture électrique dont son frère ne veut pas : elle est bleue.



Le petit pessimiste reste, lui, bien sombre. Pourquoi le père Noël ne lui a-t-il pas donné un cheval ailé au lieu de cette lamentable ferraille bleue ? Ses parents songent sérieusement à lui offrir pour le prochain Noël un peu de crottin de cheval, mais le garçon ne sanglotera-t-il pas chaque soir à constater que son cheval n'est toujours pas de retour ?

Les parents ont néanmoins une consolation. Un orientateur leur a prédit qu'un petit garçon aussi pessimiste ferait plus tard un excellent futurologue.

Le futurologue est le monsieur qui prévoit tout ce qui arrivera dans le futur.

Sauf bien sûr l'imprévisible.

L'imprévisible arrivant d'ailleurs toujours, le meilleur futurologue serait celui qui, après mûres réflexions, déclarerait : « Je prévois que, dans les dix prochaines années, des événements imprévisibles remettront tout en cause. »

A propos...

Pour gagner sa vie, un poète nommé Max Jacob établissait des horoscopes. Un jour, se présenta devant lui un client vêtu d'un costume bordeaux avec une chemise grenat, une cravate vermillon, des chaussettes carmin et des souliers écarlates.

Max Jacob se plongea dans des calculs astrologiques fort compliqués. Au bout de deux heures, il releva enfin la tête, et livra sa conclusion :

— Vous aimez le rouge.



LE CHÊNE ET M. ROSEAU

Il était une fois un philosophe au crâne tout chauve et tout brillant, avec une longue barbe blanche et des guibolles plutôt maigres. Il se nommait M. Roseau, mais, pour le distinguer de son cousin Roseau le flûtiste, on l'appelait le Roseau pensant.

Un jour, dans la forêt, M. Roseau conversa avec un chêne magnifique.

– Toi, lui dit-il, tu n'es pas libre. Tu es enraciné. Tu ne peux pas faire ce que tu veux, par exemple danser.

Et, pour l'instruire ou le narguer, M. Roseau se mit à danser sur ses guibolles trop maigres. Il était parfaitement ridicule.

– Si, je suis libre, dit le chêne offusqué, je fais ce que je veux.

– Essaye de danser sur tes racines, sacré cabochard, gouailla M. Roseau.

– Mais je ne veux pas danser sur mes racines, protesta le chêne, je n'ai aucune envie de danser.

– Alors essaye de courir, ironisa M. Roseau.

– Mais je ne veux pas courir. Pourquoi voudrais-je courir ?

– Très bien, dit M. Roseau, je vais te filer un vache coup de pied, tu ne pourras pas me le rendre.

– Tu me chatouilles, dit le chêne en gloussant de tout son bruisant feuillage.

– Ah ! je te chatouille... et M. Roseau prit son élan. Il frappa le chêne de toutes ses forces réduites, et reçut illico sur la tête une branche qui l'assit au sol.

– Oh ! je suis navré, dit le chêne. Une branche morte. Tu l'as fait tomber en me remuant un tout petit peu.

– Tu ne peux pas voler ! glapit M. Roseau.

– Heureusement, dit le chêne, je ne me vois pas voler.

– Mais, même si tu le voulais, tu ne le pourrais pas, imbécile.

– Mais je ne peux pas le vouloir, dit le chêne, puisque ce n'est pas dans ma nature. Voudrais-tu, toi, pondre des œufs, tisser une toile visqueuse pour attraper et manger des mouches, ou vivre sous l'eau comme une carpe ?

– Non, mais moi, dit le philosophe, je suis libre. Rien pour moi n'est écrit, et je serai ce que finalement j'aurai fait de ma vie. Toi, c'est le contraire. Tu ne peux que devenir le même chêne que tous tes ancêtres ou tous tes descendants. Tu es esclave de ton essence de chêne quand, moi, je suis libre de mon existence d'homme.

Le chêne parut profondément surpris, puis se risqua à poser une question.

– Et tu as vraiment voulu devenir ce philosophe tout chauve, aux jambes maigrelettes et à la voix nasillarde, plutôt que... je ne sais pas, moi... l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Milo ?

Le philosophe pouffa pudiquement.

– Moi, la Vénus de Milo...

Mais le chêne réfléchissait encore. Il ajouta :

– Vraiment je ne veux rien être d'autre que ce que je suis, et je le suis pleinement, sans obstacles, sans restriction ni avarice, librement, et quelle jouissance de frissonner dans le soir, d'entendre s'égosiller mes oiseaux, de sentir mes racines chercher l'eau sous terre ou mes glands pousser dans le soleil ! Oui, conclut-il, il n'y a rien de plus beau, de plus libre ni de plus nécessaire que d'être un chêne,

– Mais, éructa M. Roseau, tu es un vrai ignare. La liberté et la nécessité, c'est contradictoire.

– Pour toi peut-être, mais moi, qui suis plus près du ciel, je vois les choses de plus haut. Là, il n'y a plus de différence entre être absolument soi-même, dans le plein de son essence, et être absolument libre.

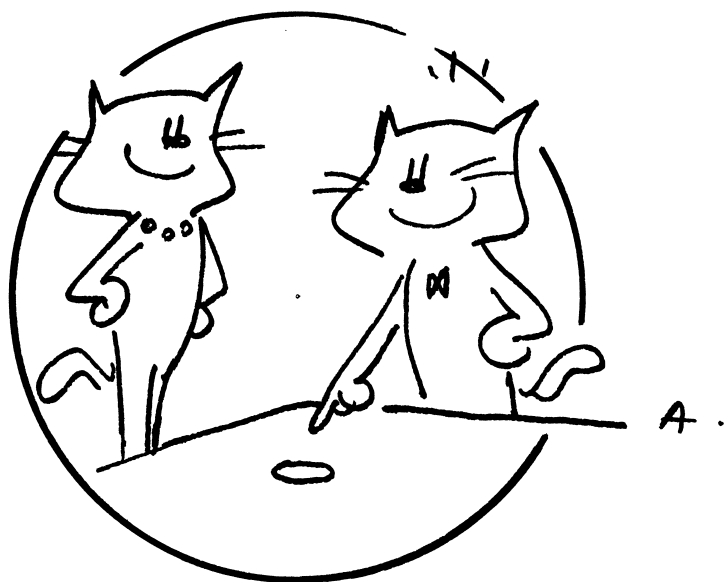
– Un chêne qui fait de la dialectique, soupira M. Roseau.

Il employait exprès ce terme savant que les chênes comme les enfants ne comprennent pas.

Le chêne ne disait plus mot, mais M. Roseau voulut marquer un dernier point.

– Tout ça, dit-il, n'empêche pas qu'un de ces jours, on te coupera en long et en large pour me faire une table de travail.

– Et, plus tard, un beau cercueil, dit amicalement le chêne.



LES MOTS

Tu ne progresseras pas en philosophie avant d'en étudier cette matière première, le langage ; autrement dit, avant de découvrir le pouvoir ensorcelant des mots.

Ne va pas croire naïvement, comme Jean-Paul Sartre, qu'un mot, ça montre un objet. Non, le mot indique le sens que nous décidons de donner à cet objet. Par exemple, du même cercle de métal, tu peux dire :

- C'est un cercle de métal.
- Une bague.
- Une alliance.
- Un anneau.
- Nuptial.
- Une parure,
- Un matériau compact et circulaire.
- Un rond, quoi.
- Un cercle d'or.
- Le signe sacré du mariage.

Et, chaque fois, l'objet change. Du moins en toi. Son image se reflète dans ton esprit sous des éclairages sans cesse nouveaux.

Sache donc ceci : le langage est ce qui peut changer le plomb en or. Il se trouve ainsi, par destination, voué à l'art littéraire et aux discours politiques.

Voici un exemple de ces métamorphoses, emprunté à la copie d'un de tes camarades, Joël B...

Le texte original :

« Rédaction de Joël B..., écolier de dix ans et demi, habitant près du métro Simplon. »

« Le samedi, j'aime bien jouer au foot devant la porte de ma maison, mais ça plaît pas à ma pipelette. Elle gueule. Même, une fois, elle s'a plainte à un flic. Elle y disait : « Ah ! cette crèche, je vous jure, y a de drôles de cocos ! Des jolies feignasses que j'aime mieux pas dire ce qu'elles font. Des métèques. Des chômeurs à vie. Des petits loubards. Si j'étais le gouvernement, c'que je te foudrai un coup de balai là-dedans ! Et, maintenant, vl'a-t-i-pas ce morveux qui casse les vitres avec son fôt-balle. Merde alors, c'est vrai ! »

Et le même dans sa version alchimique :

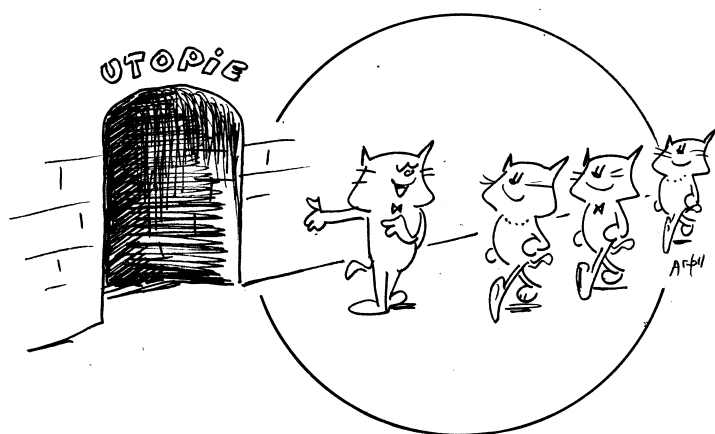
« Narration de M. Joël B..., âgé de dix printemps et deux saisons, jeune étudiant du pré-secondaire, demeurant au pied de la Basilique du Sacré-Coeur. »

« Oh ! combien me réjouit-il, chaque samedi, de pratiquer le noble art de la balle au pied devant le portail de notre résidence ! Madame la gardienne parfois s'offusque, clame au ciel son désespoir. Ne l'entendis-je pas certain jour chanter son lamento devant un agent de la force publique ?

– Ah ! J'en fais le serment, lançait-elle, ce château abrite des personnalités bien singulières : de belles oisives aux occupations mystérieuses ; de nobles étrangers ; des contemplatifs dans leur précoce et profonde retraite ; de jeunes frondeurs. Que ne suis-je pourvue d'une parcelle d'autorité pour accroître la

salubrité du lieu ! Et voici à présent ce pré-adolescent dont passe le ballon rond à travers nos vitrages ! Pour cela, j'en appelle pathétiquement à la mémoire du général Cambronne ! »

Le langage est ce qui transfigure la réalité pour lui donner enfin une vérité poétique.



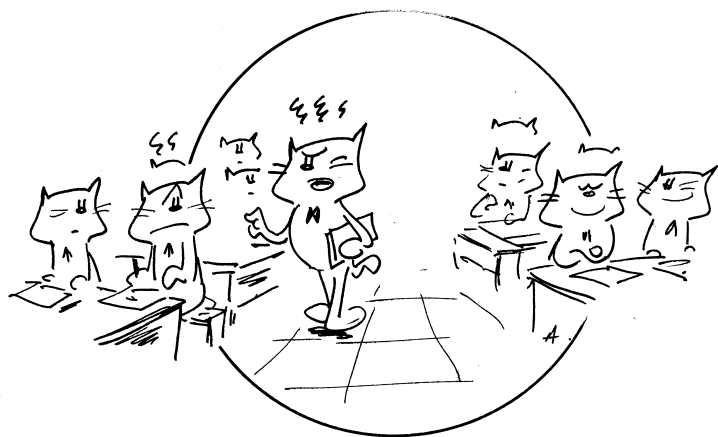
L'UTOPIE

Les gens avertis traitent d'utopistes, d'esprits chimériques, ceux qui, par exemple, croient à une société sans classes et sans guerres ou à la possibilité de prendre quelques vacances sur la planète Mars – on, selon les goûts, sur Vénus.

Mais, au XVII^e siècle qui n'est pas si loin, n'eût-il pas été utopique de songer à communiquer instantanément à des milliers de kilomètres, à marcher sur la lune ou à se servir d'un lave-vaisselle ? Entre des millions d'autres exemples aussi farfelus ?

Conclusion : nous vivons en pleine utopie. Du matin au soir. Et plus longtemps pour les noctambules.

Utopie est le nom que les gens sans imagination donnent à l'avenir.



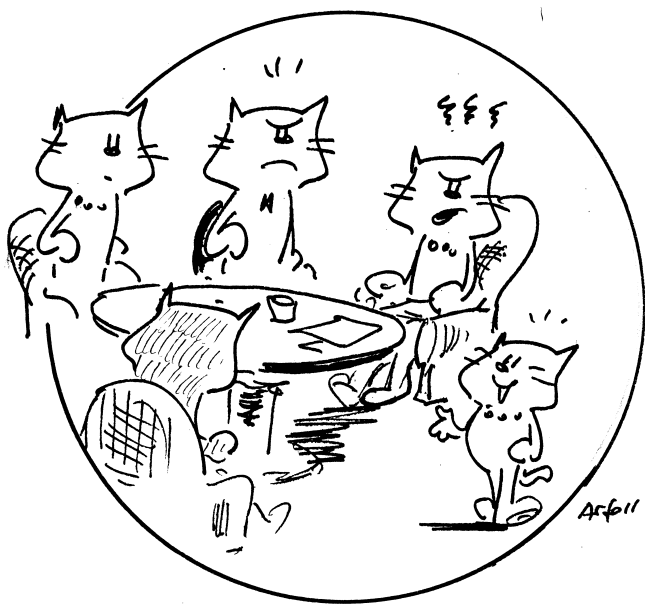
BONNE ET MAUVAISE CONSCIENCE

Tu as joué plutôt que de faire tes devoirs ; tu as piqué je ne sais quoi je ne veux pas savoir où ; et tu en éprouves un vague remords ; une sorte de gêne morale ; ou mieux – ou pis – tu n’as pas aidé un camarade en difficulté, et tu te cherches des excuses. On appelle ça la mauvaise conscience.

Au contraire, tu te crois parfait. Tu ne te sens responsable de rien de ce qui se passe de mal dans ta classe ou dans le monde. On nomme ça la bonne conscience.

La mauvaise conscience est mauvaise.

La bonne aussi.



AVANT D'ALLER TE COUCHER

Des grandes personnes discutaient sur ce sujet : « Pourquoi dort-on ? »

– Parce qu'on a sommeil, disait l'une.

– Mais, protestait l'autre, cela revient à dire qu'on dort parce qu'on a besoin de dormir, et nous voilà bien avancés. Votre raisonnement se mord la queue. Il est tautologique.

– Toto quoi ? dit une petite fille.

On la pria de se taire.

Les grandes personnes parlèrent encore de nutrition et intoxication cellulaires, de plasticité des neurones, de résolution musculaire ou de circulation ralentie, puis s'éleva à nouveau la voix de la petite fille.

– Moi, dit-elle, je crois qu'on dort à cause qu'il fait nuit.

On la pria assez sévèrement de développer, d'expliquer.

– Le soleil s'en va, dit-elle. Il n'y a plus de lumière, plus de chaleur. Alors la vie se retire de nous. C'est un peu comme si on mourait. On tombe, On ne vit plus qu'en rêvant.

Il y eut un grand silence.

Enfin la plus âgée des grandes personnes prit la parole.

– Vous n'êtes, dit-elle, qu'une petite sottise à l'esprit poétique et simpliste. On n'entrevoit pas dans vos propos le moindre aperçu neurophysiologique. Et d'ailleurs, moi, mademoiselle, je dors le jour et, la nuit, je travaille à mes écritures.

– Aussi vous n'avez pas trop bonne mine, dit la petite fille.

Elle reçut une claque.

Sa joue devint vermeille, fleurie, resplendissante.

– Toute vérité n'est pas bonne à dire, conclut un monsieur.

– Je trouve tout de même que si, dit la petite fille.

TABLE

Le monde	7
L'espace	9
Le monde (suite)	11
Le monde (suite)	15
Le monde (suite)	17
Le hasard	19
Le monde (suite)	25
L'espace (suite)	27
La psychanalyse	29
La psychanalyse (suite)	31
Le monde (suite)	33
L'espace (suite)	35
Objectif-sujet	37
Optimiste-pessimiste	39
Le chêne et M. Roseau	45
Les mots	49
L'utopie	53
Bonne et mauvaise conscience	55
Avant d'aller te coucher	57

